

Berlin, le nouveau Tel-Aviv.

Artistes, journalistes, créateurs de start-up... Ils sont 11 000 Israéliens, souvent jeunes et diplômés, à avoir émigré dans la capitale allemande depuis une dizaine d'années. Certains se sentaient à l'étroit dans leur petit pays et voulaient fuir une identité parfois pesante. La plupart ont surtout été attirés par le dynamisme de la ville... Car, plus qu'une terre promise, ils voient en Berlin la promesse d'opportunités. Sans occulter l'Histoire. PAR CÉCILE BOUTELET — PHOTOS MUSTAFAH ABDULAZIZ

A

U THÉÂTRE MAXIME-GORKI, à Berlin, on joue ce soir-là à guichets fermés. Depuis sa création, en septembre 2015, la pièce *The Situation*, de la dramaturge israélienne Yael Ronen, fait salle comble à chaque représentation. La scène se passe à Neukölln, un quartier du sud de Berlin à forte immigration. Une Israélienne, trois Palestiniens et un réfugié syrien se retrouvent dans un même cours d'allemand pour étrangers. Le professeur, plein de bons sentiments, les invite à répondre aux questions usuelles : « *Wer bist du?* » (qui es-tu?), « *Warum bist du da?* » (pourquoi es-tu là?). En quelques instants, il se retrouve débordé par un maelström d'expériences dramatiques, racontées dans un capharnaüm de langues, où les personnages rejouent, dans un Berlin devenu refuge de tant d'âmes perdues, tout le conflit israélo-palestinien.

Noa l'Israélienne est le double autobiographique de Yael Ronen. Elle explique être en Allemagne car c'est « *un endroit sûr* ». La Shoah? Elle assure qu'elle est « *au-dessus* », que c'est « *derrière elle* ». Elle y pense seulement quand elle est dans un métro bondé, quand elle est sous la douche au sauna, ou quand elle porte un pyjama et qu'elle marche pieds nus. « *Et bien sûr je pense aux charniers quand je vois une orgie!* » La scène est un condensé du théâtre de Yael Ronen, qui vit depuis neuf ans entre Berlin et Tel-Aviv : humour noir et mordant, pour évoquer les tragédies individuelles nées des conflits historiques. Pour *The Situation*, la dramaturge a été plusieurs fois primée en Allemagne.

Enquêter sur les Israéliens à Berlin, c'est faire l'expérience d'un trop-plein. C'est s'aventurer sur un sujet fantasmé, qui fait l'objet d'une extrême attention médiatique, en Israël comme en Allemagne. Un terrain où les identités sont écrasantes, complexes, et où l'Histoire est un personnage à part entière, qui suinte des murs et des pavés. « *Malgré, ou peut-être à cause de la charge émotionnelle du sujet, la migration d'Israéliens à Berlin a presque revêtu les traits d'un mythe* », estime Dani Kranz, sociologue auteure d'une étude consacrée au sujet, publiée par la Fondation Bertelsmann en 2015.

Ce « mythe » est né à l'automne 2013. Les médias israéliens identifient alors une nouvelle vague d'émigration, qui trouve son origine dans les manifestations de 2011 en Israël contre le niveau élevé du coût de la vie. Les médias des deux pays se font largement l'écho du « phénomène », l'installation de nombreux jeunes Israéliens à Berlin, attirés par les loyers abordables et les libertés qu'offre la ville, notamment en matière de •••





Ofer Waldman, 37 ans, le long du canal Landwehr, dans le quartier de Neukölln. À son arrivée à Berlin, il était musicien classique. Aujourd'hui, il est journaliste, doctorant et président de la branche Allemagne de l'ONG israélienne New Israel Fund.

... drogue. La presse internationale s'engouffre dans la brèche : le *New York Times* parle d'« exode », *The Economist* se demande si Berlin est « la nouvelle Jérusalem ». Pour le plus grand bonheur des Allemands, qui se réjouissent de voir « revenir » des juifs en Allemagne.

Côté israélien, le « phénomène » passe mal. Il survient en même temps que la guerre de Gaza en 2014, qui avait provoqué un certain isolement du pays sur la scène internationale. De quoi fournir matière aux critiques d'Israël, qui voient cette nouvelle émigration – en direction de l'Allemagne qui plus est – comme une preuve du rejet des jeunes générations pour le projet sioniste. Le débat se cristallise à l'automne 2014, lorsqu'un jeune Israélien crée un groupe Facebook appelé « Olim L'Berlin », jeu de mots avec le terme *olim*, qui désigne ceux qui « se sont élevés » (ont immigré) vers Israël. Ultime provocation, il poste la photo d'un pudding au chocolat très populaire, le Milky, qui coûterait en Israël trois fois plus cher qu'en Allemagne. « La révolution Milky » prend en Israël une tournure politique. « *Ils me font de la peine, ces Israéliens qui ne se souviennent plus de l'Holocauste et qui laissent en plan Israël à cause d'un pudding* », déclare le ministre de l'agriculture Yaïr Shamir au *Jerusalem Post*. « *Pardonnez-moi si je me montre quelque peu fâché contre les gens qui sont prêts à jeter aux orties le seul État que les juifs ont, parce qu'on vit mieux à Berlin* », lance le ministre des finances Yaïr Lapid.

DANI KRANZ A RÉALISÉ LA PREMIÈRE ÉTUDE SCIENTIFIQUE sur le sujet, qui permet de déconstruire partiellement le mythe. La sociologue évaluée à environ 11 000 le nombre des immigrés israéliens à Berlin, bien loin des 40 000 parfois rapportés dans la presse. Beaucoup ont des racines ashkénazes, juives allemandes ou européennes et disposent d'un passeport européen, en plus de la nationalité israélienne, ce qui rend les évaluations imprécises. 80 % d'entre eux sont âgés de 27 à 39 ans et sont diplômés de l'enseignement supérieur. La plupart sont sécularisés. Les raisons économiques sont les premières avancées pour l'immigration à Berlin – opportunités professionnelles ou d'affaires, ou encore à cause du coût de la vie. En revanche, la situation politique en Israël ne joue un rôle « important ou très important » que dans 40 % des décisions d'émigrer. Et avec les réseaux sociaux et les compagnies low cost, la migration a aussi changé de visage : la plupart d'entre eux restent en contact étroit avec le pays. « *Les Israéliens à Berlin se différencient peu des immigrants venus d'autres pays, qu'il s'agisse des Espagnols en recherche d'opportunités, des Américains attirés par la scène artistique, ou des descendants d'émigrants allemands, qui veulent explorer leur identité allemande à Berlin* » analyse Dani Kranz. À cela s'ajoute une dynamique propre à l'État hébreu : « *Les Israéliens de la troisième génération sont souvent moins à l'aise financièrement que leurs parents. Beaucoup se sentent confrontés à un pays en profond changement, et montrent un intérêt intellectuel à vivre à l'étranger pour un certain temps.* » Berlin, presque à son insu, est ainsi devenu le laboratoire d'une nouvelle influence juive en Allemagne. Peu visible de l'extérieur, et non liée à un quartier en particulier. « *Il y a des îlots à Berlin. En gros, on a les investisseurs immobiliers à*

Charlottenburg. Les gens de l'Internet et des start-up à Prenzlauer Berg, les musiciens de Friedrichshain, les diplômés de l'enseignement supérieur à Neukölln. Ces groupes ont peu de liens les uns avec les autres », dit Ofer Waldman, 37 ans, arrivé en 1999 comme musicien classique, aujourd'hui journaliste et président de la branche Allemagne du New Israel Fund, une ONG qui lutte, entre autres, pour les droits de la minorité arabe en Israël. L'hébreu est le signe le plus visible de la présence israélienne dans la ville. On l'entend parler dans la rue, bien sûr, où les résidents se confondent avec les touristes, mais surtout sur Internet, notamment sur de nombreux groupes Facebook, très animés. On le lit aussi dans le magazine *Spitz*, à l'origine un bimestriel imprimé, devenu uniquement électronique il y a un an. Souple et élégante, Tal Alon, sa fondatrice, pénètre dans un café de Kreuzberg, un quartier cosmopolite à forte concen-

L'hébreu est le signe le plus visible de la présence israélienne dans la ville. On l'entend parler dans la rue, où les résidents se confondent avec les touristes, mais surtout sur les nombreux groupes Facebook, très animés.

tration turque. « *Ce n'était pas particulièrement mon rêve d'être immigrée, mais mon mari voulait venir. Il est artiste, il voyait Berlin comme un endroit incontournable* », raconte-t-elle. En 2009, cette journaliste de 42 ans a quitté Tel-Aviv et un poste de rédactrice dans un grand journal israélien pour s'installer à Berlin avec son mari et ses deux enfants. Au début, elle se voit comme une des immigrés des pays occidentaux attirés par la ville pour son ouverture et sa créativité. Et puis son identité la rattrape.

« *C'était l'époque où beaucoup d'Israéliens se sont installés ici, et, entre autres questions, celles sur l'identité sont devenues dominantes dans leurs réflexions. Des gens qui vivaient de façon totalement sécularisée en Israël se sont rendus compte ici que la différence entre être israélien et être juif n'était pas si claire. J'ai voulu documenter ces réflexions.* » Le magazine mêle conseils pratiques, recommandations culturelles et gastronomiques et articles de fond. L'hébreu, rarement traduit, c'est aussi une façon d'échapper aux attentes des Allemands. « *D'une certaine façon, Spitz fait partie de ce renouveau de la culture hébraïque à Berlin. Mais le magazine n'est pas un mémorial, j'y tiens beaucoup. On ne commémore rien, on ne vit pas dans le passé, même si, bien sûr, on ne l'oublie pas.* » ...

Nirit Bialer (ci-contre), 37 ans, est arrivée à Berlin en 2006. Elle a fondé Habait, une association qui promeut la culture israélienne. « À 14 ans, je voulais déjà en savoir plus sur l'Allemagne, à cause de l'Holocauste. Adolescente, j'y venais chaque été. »

Itay Novik (ci-dessous), 41 ans, vit à Berlin depuis six ans. « J'ai créé un groupe appelé "Cuisiner à Berlin", en hébreu. L'idée est de s'entraider pour cuisiner comme chez nous avec les ingrédients que l'on trouve ici. »

Yaron Valler (en bas), 46 ans, est à la tête Target Global, un fonds d'investissement. Il loue les opportunités « uniques » qu'offre Berlin, ville qui sait si bien mêler créativité et affaires.





Ofer Waldmann (ci-dessus), arrivé en 1999, regrette le Berlin de l'époque : « Avec ses infrastructures en ruine et ses appartements chauffés au charbon, c'était une ville dure, mais belle et poétique. »

Michael Ronen (ci-contre) vit en Allemagne depuis neuf ans. Ancien metteur en scène, il a lancé sa start-up spécialisée dans la réalité virtuelle dont les bureaux sont hébergés au-dessus du Maxim Gorki Theater

Le quartier Prenzlauer Berg (ci-dessous) accueille de nombreux entrepreneurs du Web venus d'Israël.



... Dans la pièce de Yael Ronen, la langue allemande occupe une place minoritaire, à côté de l'arabe, de l'hébreu et de l'anglais. « The Situation a un contexte allemand. Mais c'est une pièce berlinoise », précise la dramaturge. Car la curiosité allemande envers ces nouveaux arrivants peut être aussi lourde à porter. « Partout où je suis allé, à l'école de musique, à l'université, dans la rue, j'ai toujours eu l'impression d'avoir un rôle double. Tu es toi, mais tu es aussi un espace de projection. L'Allemand te dit : tu me donnes l'occasion de vérifier mes valeurs. Cela crée une attraction, mais aussi une distance », confesse Ofer Waldman, dans un allemand irréprochable. Côté israélien, il estime, comme d'autres, que la perception de l'Allemagne a changé, malgré le bruit qu'a fait l'affaire Milky.

“Quand je suis parti en Allemagne, une vieille dame m'a montré son tatouage sur l'avant-bras. ‘Comment oses-tu aller dans le pays meurtrier?’ Aujourd’hui, nous sommes à la jonction entre mémoire et histoire, les survivants de l’holocauste sont en train de mourir.”

Ofer Waldman, arrivé à Berlin en 1999.

« Quand je suis parti pour l'Allemagne, une vieille dame m'a montré son tatouage sur l'avant-bras. “Comment oses-tu aller dans le pays meurtrier?” Je ne pouvais évidemment rien répondre. Aujourd’hui, nous sommes à la jonction entre la mémoire et l'Histoire, les derniers survivants de l'Holocauste sont en train de mourir. » Berlin aussi change, regrette-t-il. « En 1999, la ville était vraiment libre. C'était un eldorado pour les musiciens. Avec ses infrastructures en ruine et ses appartements chauffés au charbon, c'était une ville dure, mais belle et poétique. »

Berlin rénovée, branchée, n'attire plus seulement les musiciens classiques. Le bouillonnement à la fois culturel et technologique, lié à l'essor de la scène start-up, en font une alternative à Tel-Aviv. Michael Ronen, 34 ans, le frère de la dramaturge, est venu il y a neuf ans pour le théâtre, et est resté pour les nouvelles technologies. Issu d'une famille de metteurs en scène israéliens, il a étudié à Londres avant de s'installer à Berlin. Après quelques projets artistiques, il a fondé

une start-up avec un de ses amis. « J'ai vu la réalité virtuelle comme un prolongement de ce que je voulais faire au théâtre. Un média intéressant pour créer de l'empathie, et permettre aux gens de se rapprocher », explique celui qui a lancé le Conflict Zone Theatre, qui aborde entre autres le dialogue israélo-palestinien. Fondée il y a tout juste un an, sa start-up Splash ambitionne de devenir le premier acteur du marché à porter la réalité virtuelle sur smartphone. Elle a levé au mois de juin 2016 2,5 millions de dollars auprès d'investisseurs internationaux, et bénéficie de conseils de Facebook et YouTube. « À Berlin, les liens entre art et innovation sont très naturels. L'écosystème berlinois offre un mélange de progressisme, de créativité et de compétences technologiques qui permet d'innover. » Moshe Gabay, 38 ans, directeur technique d'une start-up spécialisée dans la reconnaissance des émotions, a fait déménager toute son équipe de Tel-Aviv à Berlin : « Il y a une promesse berlinoise, nous voulions l'expérimenter », explique-t-il.

S

IGNE DES TEMPS, DES FONDS DE CAPITAL-RISQUE VOIENT DE PLUS EN PLUS D'OPPORTUNITÉS d'investissements. Yaron Valler, 46 ans, a créé Target Global il y a un an, après avoir travaillé à Potsdam pour un fonds d'investissement. « Ces sept dernières années, Berlin a développé

beaucoup de caractéristiques uniques, explique-t-il. C'est très différents de ce qui se passe en Israël. Il y a ici des gens qui sont capables d'inventer des modèles d'affaire de façon très efficace. Ce que nous leur apportons, c'est une approche internationale, qui est incontournable en Israël. »

« Aller à Berlin, pour un Israélien, c'est comme aller en Inde quand j'étais jeune ! », s'amuse Haya Molcho, 61 ans, qui aime à dire que sa cuisine s'inspire du monde entier. Le restaurant Neni, qu'elle a fondé à Vienne il y a quatre ans avec trois de ses fils a tant de succès qu'elle en a également ouvert un à Zurich, à Hambourg, et bien sûr à Berlin, à côté du Zoo. « En Israël, on a adopté la cuisine de tous les immigrants : la marocaine, la turque, la roumaine, la russe, la yéménite ! » L'incontournable houmous, elle le propose en trois couleurs : un classique, un jaune au safran, et un betterave rouge raifort. « Dans notre maison en Israël, on avait toujours de grands repas familiaux, c'est l'esprit de Neni » explique-t-elle. Cette Israélienne d'origine roumaine, à la voix forte et déterminée, a trouvé son concept : proposer aux Allemands une cuisine fusion, volontiers végétarienne, servie avec l'émotion et la convivialité orientale caractéristiques d'Israël. « Les politiques en Israël devraient se demander pourquoi autant d'Israéliens vont en Allemagne. Il faut savoir vivre avec la critique. Mais nous savons bien que nous pourrions toujours revenir en cas de problème, j'ai toujours ma maison à Tel-Aviv » dit-elle.

Resteront-ils à Berlin ? « Je ne me vois pas vieillir ici », dit Tal Alon, qui confie regretter ces émotions à fleur de peau et les relations si facilement nouées en Israël. Mais elle sent bien que le temps passe. Pour son aîné, qui entre en primaire, elle a choisi une école juive, et non plus les classes polyglottes de Kreuzberg. « C'est un vrai paradoxe. D'un côté nous sommes venus pour être citoyens du monde, pour sortir de cette identité parfois lourde, dictée par le fait de vivre en Israël. De l'autre, dans cette cité ouverte et libérale, nous ne pouvons contourner le fait d'être juif israélien. »